

GAZETTE DE LORRAINE

NOUVELLES D'ALSACE

JOURNAL DE METZ PARAISSANT SIX FOIS PAR SEMAINE

PRIX

ANNONCES: L'espace
RECLAMES: L'espace

Bureau d'abonnement

Monsieur
le Maire de Metz

PRIX D'ABONNEMENT
(Non compris la surtaxe postale de 40 Pf.)

	8 mois	6 mois	Un an
Ville de Metz	4 M. — Pf. 8 M. — Pf. 16 M. — Pf.	8 M. — Pf. 16 M. — Pf.	16 M. — Pf. 32 M. — Pf.
Allemagne, Luxembourg	4 M. — Pf. 8 M. — Pf. 16 M. — Pf.	8 M. — Pf. 16 M. — Pf.	16 M. — Pf. 32 M. — Pf.
France	9 M. 60 Pf. 19 M. 20 Pf. 38 M. 60 Pf.		

CHEMINS DE FER — Service d'hiver 1886-87 depuis le 1^{er} octobre.

Forbach, Teterchen, Sarreguemines, Sarrebourg, Château-Salins, Strasbourg.										Pagny-sur-Moselle, Nancy, Paris par Frouard.										Thionville, Luxembourg, Belgique, Trèves.									
Dép. de Metz mat.	11 44	4 56	5 40	6 45	9 13	—	2 01	4 45	6 —	6 14	8 23	Dép. de Metz mat.	5 20	8 01	9 57	11 48	1 06	3 04	4 51	6 38	8 25	10 12	11 59	1 46	3 33	5 20	7 07	8 54	10 41
Arr. à Sarreguem.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	Arr. à Nancy mat.	6 12	8 57	10 39	12 46	1 08	3 01	4 48	6 35	8 22	10 09	11 56	1 43	3 30	5 17	7 04	8 51	10 38
— à Forbach	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	Arr. à Nancy mat.	6 15	9 —	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
— à Ch.-Salins	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	Arr. à Nancy mat.	6 18	9 06	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
— à Strasbourg	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	Arr. à Metz mat.	7 24	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Dép. de Strasbourg	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	Dép. de Metz mat.	7 44	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
— de Forbach	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	— de Metz mat.	7 47	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
— de Sarreguem.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	— de Metz mat.	7 50	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
— de Ch.-Salins	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	— de Metz mat.	7 53	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
— de Teterchen	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	— de Metz mat.	7 56	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Arr. à Metz mat.	7 56	10 48	9 45	11 43	13 56	3 58	6 57	8 14	9 40	11 38	1 46	Arr. à Metz mat.	8 10	9 20	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—

AVIS OFFICIELS

TRADUCTION

AVIS

En exécution de la *Controlordnung*, nous portons à la connaissance publique que: Félix Rapp, soldat de la réserve, à Bazoucourt; Chrétien Müller, soldat de la landwehr, à Foville, et Gérard Louis, premier soldat de la réserve, à Méclevaux, ont été rangés derrière la dernière classe de la réserve, respectivement de la landwehr.

Le président civil de la commission de recrutement de l'arrondissement de Metz-campagne, SITTET.

REVUE POLITIQUE

METZ, LE 15 AVRIL.

La Chambre des députés de Prusse va être dans peu de jours saisie du projet de loi ecclésiastique voté avant les vacances par la Chambre des seigneurs et qui a, on le sait, pour objet de compléter la réforme des lois de mai. Les journaux allemands s'occupent beaucoup d'un projet d'une dépêche de Rome publiée par l'*Univers* de Paris et d'après laquelle le centre aurait, en vue de la discussion, demandé au pape des instructions concernant certains points de la loi qui laissent à désirer ou qui lui paraissent obscurs. Suivant l'*Univers*, le Vatican, en réponse à cette demande, aurait adressé au nonce de Munich un document où il est déclaré que le centre doit simplement voter la loi, en laissant au pape le soin d'arranger avec la Prusse la question du veto pour les nominations aux cures, attendu que, ce point étant une concession du Vatican, il ne saurait être de la compétence d'un parti politique de le discuter au Parlement. Il existerait, en outre, toujours d'après l'*Univers*, un échange de notes diplomatiques entre le Vatican et la Prusse, dans le but de délimiter la forme du veto. D'après les déclarations du Vatican, la concession du veto serait retirée si le gouvernement prussien en abusait.

La politique russe, malgré les efforts du leader panslaviste, est entrée provisoirement dans une phase de recueillement. Elle attend. On prête à M. Katkov le projet de quitter le journalisme et de changer de carrière.

On signale d'Odesa de nombreuses perquisitions faites par le chef de la police accompagné de gendarmes dans plusieurs quartiers de la ville. Ces perquisitions ont amené la découverte d'un atelier où se trouvaient réunis de nombreux outils

et des matériaux pour la fabrication des bombes. Des arrestations ont été opérées. On dit que 200 personnes ont été mises sous les verrous. On comprend qu'en présence de ce réveil indéniable du nihilisme, le gouvernement russe ajourne ses visées sur les Balkans. Les journaux s'occupent beaucoup plus en ce moment des affaires d'Afghanistan que de la question bulgare.

Le chef de l'extrême gauche de la Chambre des députés de France, M. Clémenceau, a prononcé à La Seyne, département du Var, un discours qui ne cadre pas précisément avec ses derniers actes. S'expliquant sur l'idée directrice de sa politique, il a déclaré avoir entendu poursuivre l'union des républicains sur le terrain des réformes en vue de combattre énergiquement les monarchistes. « Cette union, a-t-il dit, était d'autant plus nécessaire que les difficultés extérieures ont été plus graves. » Ce qu'il eût été plus intéressant d'apprendre, c'est d'entendre dire par M. Clémenceau quelle attitude il adoptera vis-à-vis du ministère Goblet, lors de la reprise des travaux parlementaires.

On sait que le président du conseil a invité les Conseils généraux des départements intéressés à donner leur avis sur la suppression de soixante-quatre sous-préfectures. Cet avis doit être émis dans la session qui s'ouvre lundi prochain. Il résulte des renseignements officiels déjà fournis par les préfets, dit la *Patrie*, que tous les Conseils généraux se prononceraient contre cette suppression. Les Conseils d'arrondissement, ainsi que les Conseils municipaux, n'y sont pas moins opposés.

On affirme que le gouvernement anglais renonce à prendre des mesures coercitives contre Haïti.

Le baptême du prince de Beira, fils du prince royal de Portugal, a eu lieu jeudi avec une grande solennité. Parmi l'assistance, on remarquait la famille royale, le comte et la comtesse de Paris, le prince et la princesse de Hohenzollern, le duc d'Orléans, le duc et la duchesse de Montpensier et les membres du corps diplomatique.

NOUVELLES DU JOUR

Berlin, 14 avril. Ce soir, aura lieu chez Leurs Majestés une grande soirée pour laquelle environ 120 invitations ont été lancées. Parmi les invités figurent les ambassadeurs et envoyés extraordinaires avec leurs dames, les généraux, les princes ainsi que tous les ministres.

Un organe officieux, les *Politische Nachrichten*, fait remarquer que le budget supplémentaire dont le Reichstag va être saisi et qui est en ce moment soumis au Conseil fédéral n'a nullement l'importance que certains journaux lui ont attribuée. Il s'agit de dépenses nécessitées par l'application de la nouvelle loi militaire, de chemins de fer stratégiques, de l'achèvement ou de la modification de travaux de défense tels que les exigences des nouvelles pièces d'artillerie, ainsi que du nouvel équipement des troupes. Toutes ces dépenses concernent donc des besoins depuis longtemps constatés et, étant faites pour des travaux d'une certaine durée, excluent toute idée d'un danger de guerre prochaine. Quant au chiffre des crédits cités par les journaux, il n'est point exact.

Nous avons signalé hier un article de la *Post* de Berlin, consacré aux manœuvres de cavalerie qui auraient eu lieu dans les environs de Lunéville. Voici la conclusion de l'article de la feuille berlinoise: « Dans la presse allemande, il n'y a pas un seul journal qui prenne la parole contre la France, si ce n'est lorsque le devoir de se défendre l'y contraint. Dans notre journal, ce fait s'est produit deux fois dernièrement. La première fois, alors que nous signalâmes le danger que l'attitude du général Boulanger devait nécessairement faire courir à la paix; la seconde fois, alors que nous repoussâmes les inculpations sans fondement dirigées contre un des officiers adjoints à l'ambassade allemande à Paris par les organes du général Boulanger. Dans le premier cas, on nous a fait dire ce que nous n'avions pas dit. Nous n'avons pas dit que l'Allemagne devait faire de l'attitude du général Boulanger un *casus belli*. Nous avons dit simplement que ce ministre, pour conserver un rôle qui dépasse considérablement les attributions de son mandat, rôle qu'il a assumé devant l'opinion publique, devait, à bref ou à long délai, marcher à la guerre. Nous avons ajouté expressément que ce danger ne pouvait être conjuré que par une réaction de l'opinion publique en France même. Dans les conditions où se présente actuellement la situation intérieure dans ce pays, nous avons l'impression qu'il se joue là-bas une partie entre la portion la plus considérable de l'opinion publique qui aspire à une période de paix et les mouches du coche du parti de la guerre qui a besoin d'exciter l'opinion publique à l'aide de fantômes imaginaires. En effet, la plupart des journalistes français ne lisent pas les journaux étrangers. Il est donc facile de présenter au public français les quelques articles de polémique défensive qui apparaissent de loin

en loin dans les journaux allemands et de leur donner le caractère d'articles offensifs. On fait tout pour provoquer aux yeux du public français une intervention des rôles et donner à la nation allemande l'apparence d'être l'élément perturbateur de la paix et l'élément agressif. En Europe, on connaît fort bien la situation, partout où l'on est en mesure de suivre l'attitude de la presse dans les deux pays. La presse allemande a le devoir impérieux de bien préciser cette situation, chaque fois qu'il se produit une tentative ayant pour objet d'intervertir les rôles au mépris de la vérité. Au reste, nous voudrions profiter de cette occasion pour parler un peu *pro domo* et rappeler aux journaux français qui prétendent que la *Post* s'est donné la mission spéciale d'attaquer la France, que, depuis douze ans, aucun autre journal en Allemagne n'a aussi persévéramment conservé l'espoir d'une réconciliation entre les deux peuples qui sont les puissants et énergiques agents de la civilisation européenne et qui ont si grand besoin l'un de l'autre. »

Les nouveaux cadres devenus nécessaires dans l'armée allemande par suite de l'adoption du nouveau septennat militaire et de l'augmentation du contingent annuel sont dès à présent constitués.

On sait que l'infanterie bavaroise vient de recevoir le nouveau casque à pointe qui doit définitivement remplacer le casque à chenille jusqu'ici en usage en Bavière. A cette occasion, l'Empereur d'Autriche, qui est chef honoraire du 13^e régiment d'infanterie bavaroise, a reçu, par l'entremise du duc Louis, un exemplaire du nouveau couvre-chef qu'il devra porter quand il revêtra l'uniforme de son régiment bavarois.

Le sous-préfet de Döbeln (royaume de Saxe) a défendu de s'entretenir à haute voix, dans les brasseries et les restaurants, de questions politiques ou communales. Ordre a été donné aux propriétaires des brasseries et aux agents de police d'intervenir toutes les fois qu'il y aura contravention, d'éloigner les personnes qui contreviendraient à cette décision et de les arrêter au besoin.

On télégraphie de Cologne, 14 avril, au *Temps*: « M. Goron (sous-chef de la sûreté à Paris) est arrivé à onze heures et demie. Il visitera cette après-midi le consul de France et le procureur d'Etat. Les recherches dans le but de retrouver les traces de Geissler seront commencées cette après-midi. Certains indices font croire qu'il a dû séjourner à Berlin. M. Goron compte partir demain pour Berlin. »

LE POUCE CROCHU

(Suite.)

Elle avait au contraire prêché sa jeune maîtresse pour tâcher de la détourner de ce projet. Mais comme son éloquence n'y faisait rien, elle s'était résignée, fort à contre-cœur, à souffrir ce qu'elle ne pouvait empêcher.

Cette ancienne nourrice était une robuste gaillarde, sèche et halée comme une paysanne, brave comme un vieux soldat et dévouée comme un caniche.

Elle avait d'abord assez mal reçu Courapied; mais elle aimait les enfants, et Georget l'avait apprivoisée à ce point qu'elle s'était mise en quatre pour cuisiner un bon dîner, auquel le père et le fils avaient largement fait honneur.

Brigitte aurait même donné volontiers la pittance à Vigoureux, mais pour qu'il la mangeât, il aurait fallu le démuseler, et Courapied s'y était opposé. Courapied, qui connaissait l'animal, affirmait que ce dogue féroce dévorerait quelqu'un aussitôt qu'il pourrait se servir de ses crocs, et il ne se trompait pas. Il avait eu déjà assez de peine à le mater et dût Vigoureux devenir enragé à force de privations, mieux valait ne pas lui délier la gueule.

Il était là, dans un coin de la cuisine, attaché par le cou à un des pieds massifs d'une énorme table, le museau allongé sur ses pattes étendues, la boîte entre les dents, l'écume aux babines, grondant sourdement, et roulant des yeux injectés de sang. On voyait qu'il se sentait vaincu, mais qu'il attendait une occasion de prendre sa revanche, et en vérité il n'aurait fait qu'une bouchée de Georget.

Reproduction interdite à tous les journaux qui n'ont pas de traité avec la Société des gens de lettres.

— Nous sommes prêts, dit Camille. Il est temps de partir.

— Tu ferais bien mieux de rester, grommela Brigitte, qui avait gardé l'habitude de tutoyer la jeune fille qu'elle avait nourrie de son lait.

— D'autant plus, ajouta Courapied, que, nous deux Georget, nous ferions bien la besogne sans vous, mademoiselle. Je préférerais même la faire tout seul.

— Non, père, dit vivement Georget. Mademoiselle m'a permis d'en être et j'en serai.

— Nous en serons tous les trois, reprit d'un ton ferme Mlle Monistrol. S'il y a des dangers à courir, j'en veux ma part.

— Des dangers ? dit entre ses dents Courapied; j'espère que non, puisqu'il ne s'agit que de découvrir où niche cette canaille de Zig-Zag. S'il fallait l'arrêter, ça serait une autre paire de manches. Il se défendrait, le gueux, et nous passerions un mauvais quart d'heure.

— Ce soir, il suffira que je le voie. Quand je l'aurai reconnu, je sais ce qu'il me restera à faire.

— Le voir sans qu'il nous voie, j'ai peur que ça ne soit pas très-commode. Vous pensez bien qu'il ne se montre pas dans les endroits publics. Et s'il loge en garni, il ne fera pas bon monter chez lui.

— Le principal c'est que je sache où il est et si le chien nous y conduit, comme vous l'espérez...

— Oh! ça, j'en réponds... à moins que Vigoureux ne s'échappe en route... et il ne s'échappera pas... la corde est solide et j'ai bonne poigne; il nous mènera tout droit au gîte de son maître. C'est quand nous en approcherons que les difficultés commenceront. En attendant, ça me chiffe de laisser partir la boîte... si je pouvais la casser à coups de marteau, nous verrions ce qu'elle a dans le ventre.

— Pas moyen, père. Elle est doublée en acier, dit Georget. Mais nous pourrions assommer Vigoureux et après...

— Tu lui en veux, parce qu'il t'a mordu sou-

vent. Ça m'irait aussi de l'exterminer. Seulement, sans lui, nous ne repincerions jamais cette canaille de Zig-Zag. C'est vrai que si nous réussissions à ouvrir le petit coffre, nous y trouverions probablement ses papiers...

— Et autre chose avec, père. S'il n'y avait que des papiers, ça ne ferait pas de bruit quand Vigoureux se secoue.

— Des fausses-clés, peut-être, ou un couteau catalan. Je lui en ai connu un dans le temps... et je n'ai jamais su ce qu'il en avait fait.

Camille écoutait, en fronçant le sourcil, ce dialogue entre le père et le fils.

— Vous avez donc peur de cet homme ? dit-elle froidement.

— Mais, mademoiselle... il y a de quoi, murmura Courapied.

— C'est bien. J'irai seule. Ce chien me guidera. Je suis assez forte pour le tenir en laisse.

— Et je souffrirais ça ! Faudrait que je sois bien lâche. Ce que j'en disais, voyez-vous, c'était parce que ça me crevait le cœur de ne pas garder la boîte. Mais il y aura peut-être moyen de tout arranger. Une fois que nous saurons où Zig-Zag s'est terré, si vous ne tenez pas à entrer, nous pourrions ramener Vigoureux, et comme nous n'aurions plus besoin de lui, je me payerai le plaisir de le pendre avec sa laisse.

En attendant, Courapied lui lança un coup de pied dans les côtes et le dogue se leva en poussant des grommements étouffés. En même temps, Georget défit le lien qui l'attachait au pied de la table et remit le bout de la corde à son père.

Il y eut alors une bataille entre l'homme et la bête, mais Vigoureux, solidement muselé, n'était pas très-redoutable. Il eut beau se cabrer et se ruer sur Courapied, force lui fut de se remettre sur ses quatre pattes. Il recommença alors à tirer sur sa chaîne de chanvre pour gagner la porte.

— Voyez ! il ne demande qu'à marcher, dit Courapied. Nous n'avons plus qu'à le suivre, il va nous mener bon train.

Camille embrassa Brigitte, qui avait le cœur

gros et lui dit avec le sang-froid d'un soldat partant pour monter à l'assaut :

— Si je n'étais pas rentrée avant le jour, tu irais prévenir M. Gémozac, quai de Jemmapes, 124, et tu lui dirais ce qui s'est passé ici ce soir.

Il ferait ce qu'il faudrait pour qu'on me retrouvât.

— Oh ! mademoiselle, s'écria Courapied, ça n'arrivera pas ce que vous dites là. Pensez donc que nous sommes trois. Zig-Zag ne nous escamotera pas tous les trois comme des muscades... quoiqu'il travaille aussi dans cette partie-là. Il file la carte comme pas un et il ferait sa fortune au *bonneteau*, s'il n'avait pas de meilleurs tours dans son sac. Mais il ne s'agit pas de ça... s'il y a un mauvais coup à recevoir, ce sera pour moi... et je n'ai pas peur de mourir, parce que je suis sûr que vous auriez soin du petit.

— Il ne me quittera jamais, quoi qu'il arrive, dit Camille. Mais je ne veux pas que vous risquiez votre vie... et vous ne la risquez pas cette nuit, car nous nous bornerons à une simple reconnaissance. Du reste, si nous étions obligés de nous défendre, j'ai un revolver sous ma blouse, et je saurais m'en servir.

Brigitte leva les bras au ciel, en entendant cette déclaration belliqueuse. La brave femme savait que Camille ne craignait rien au monde, mais elle ne s'était jamais figurée que Camille ferait, au besoin, le coup de pistolet.

— Mademoiselle, reprit Courapied, c'est le moment de nous mettre en route. Plus nous tarderons et plus nous aurons de mauvaises chances contre nous. Zig-Zag ne doit pas loger dans les beaux quartiers, et s'il s'est caché du côté des fortifications, il ne fait pas bon, par là, après minuit.

Mlle Monistrol embrassa Brigitte, qui pleurait sans mot dire, et sortit en faisant signe à ses nouveaux amis de la suivre.

Elle avait pris la tête de la petite troupe qui partait en guerre contre l'affreux Zig-Zag, mais elle reconnut bientôt la nécessité d'intervenir l'ordre de marche.

L'itinéraire n'était pas fixé, puisqu'on ne savait